

Liberté, c'est son vœu ; son cri, c'est liberté. » (*Éleuthéromanes*)

• Philosophie :
« Chaque homme a des devoirs à remplir dans la société ; le philosophe apprend à chacun quels sont ces devoirs. » (*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*)

■ Éditions et Études ■

DIDEROT : *Le Rêve de d'Alembert et autres écrits philosophiques*, par Jacques et Anne-Marie Chouillet, Livre de poche, 1984.

Pensées philosophiques. Lettre sur les Aveugles. Supplément au Voyage de Bougainville, par Antoine Adam, Garnier-Flammarion, 1988.

Paradoxe sur le comédien. Entretiens sur le Fils naturel, par Raymond Lambreaux, Garnier-Flammarion, 1987.

Œuvres philosophiques, par Paul Vernière, Garnier, 1964.

Œuvres esthétiques, par Paul Vernière, Garnier, 1959.

Œuvres politiques, par Paul Vernière, Garnier, 1963.

Lettres à Sophie Volland, par Jean Varloot, Folio, 1984.

Diderot, Textes et débats, par Jean-Claude Bonnet, Livre de poche, 1984.

Études

Jacques Proust : *Diderot et l'Encyclopédie*, Colin, 1967.

Jacques Chouillet : *La Formation des idées esthétiques de Diderot*, Colin, 1973.

Élisabeth de Fontenay : *Diderot ou le matérialisme enchanté*, Livre de poche.

L'ambition encyclopédique et le radicalisme philosophique

CHAPITRE 5



L'ambition encyclopédique et le radicalisme philosophique

REPÈRES ET CHRONOLOGIE

Le siècle des dictionnaires

En ce siècle de la raison, Montesquieu offre une explication globale de la société dans *L'Esprit des Lois*, Buffon présente l'ensemble des formes minérales, végétales et animales dans l'*Histoire naturelle*, l'*Encyclopédie* entreprend de situer complètement la place de l'homme dans l'univers. Tous ces ouvrages participent à la fois d'une volonté d'**expliquer le monde à la lumière de la raison** et d'une fascination pour les ouvrages encyclopédiques qui ne se dément pas jusqu'à la fin du siècle : un des ouvrages les plus lus n'est-il pas la monumentale *Histoire philosophique et politique... des Deux Indes* (1770) de l'abbé Raynal, réécrite en 1781 par Diderot ? Il n'est guère de domaine, scientifique, technique, historique, géographique qui ne subisse l'empire des rubriques alphabétiques recouvrant la totalité du savoir.

L'essor des sciences de la nature

Une des originalités profondes du XVIII^e siècle réside dans l'**union étroite entre la pensée scientifique et la création littéraire**. L'évolution la plus déterminante de la pensée est liée à l'essor des sciences de la nature et plus particulièrement de la biologie. Avec l'*Histoire naturelle* de Buffon se développent des affirmations majeures : la connaissance scientifique constitue le reflet de la position occupée dans la nature par l'homme ; il en est le maître, mais sa supériorité sur les animaux n'implique aucune relation avec un absolu qu'il ne saurait atteindre.

La pensée matérialiste

Les progrès de la biologie et de la chimie expliquent également la cohérence croissante de la pensée matérialiste dans la seconde moitié du siècle. Diderot aboutit à la conclusion que l'**univers est en état de perpétuelle transformation** (voir p. 466). D'Holbach explique par des processus physico-chimiques un monde où tout n'est que matière et mouvement. Helvétius présente l'homme comme une masse organique malléable en tous sens et réduit les opérations de la pensée à la sensibilité physique.

La littérature clandestine

D'Holbach et Helvétius figurent, après Voltaire et avec Raynal et Mercier – l'inventeur du roman utopique d'anticipation avec *L'An 2440* –, parmi les écrivains dont les œuvres interdites constituent la littérature clandestine « philosophique ». Cette littérature clandestine, qu'elle relève de l'écrit purement philosophique, de l'alliance entre la philosophie et la pornographie avec le marquis d'Argens ou de la chronique scandaleuse avec Pidansat de Mairobert, conteste toutes les orthodoxies, se moque des valeurs de l'Église et identifie la monarchie à la décadence ou au despotisme. Sa **virulence subversive** conduit à constater que « les fondements idéologiques de l'Ancien Régime sont minés bien avant la chute de la Bastille » (Robert Darnton).

1749•1789 BUFFON : *Histoire naturelle* (36 volumes).
1751•1772 *Encyclopédie* (17 volumes, plus les volumes de planches).
1767 ROUSSEAU : *Dictionnaire de musique*.
1770 RAYNAL : *Histoire... des Deux Indes* (réécrite par Diderot en 1781).
1745 NEEDHAM : *Découvertes microscopiques*.
1748 D'ARGENS : *Thérèse philosophe*.
1749 BUFFON : *Histoire naturelle*. Tomes I à III.
1751 BORDEU : *Recherches sur les glandes*.
1754 BORDEU : *Recherches sur le poulx*.
1757•1766 HALLER : *Éléments de physiologie*.

1758 HELVÉTIUS : *De l'Esprit*.
1769 DIDEROT : *Le Rêve de d'Alembert*.
1770 D'HOLBACH : *Système de la nature*.
1772 D'HOLBACH : *Le Bon Sens*.
1773 HELVÉTIUS : *De l'Homme*.
1756 D'HOLBACH : *Le Christianisme dévoilé*.
1764 VOLTAIRE : *Dictionnaire philosophique portatif*.
1771•1786 MERCIER : *L'An 2440*.
1775 PIDANSAT DE MAIROBERT : *Anecdotes sur Madame la Comtesse Du Barry*.

Un dîner de philosophes.
Gravure anonyme
du XVIII^e siècle. On reconnaît
Voltaire, Diderot,
Condorcet.



1. UNE SOMME MONUMENTALE, L'HISTOIRE NATURELLE : BUFFON (1707-1788)

L'AUTEUR

Passionné par la botanique, Buffon est nommé en 1739 intendant du jardin du roi, un ensemble unique au monde qu'il va élargir sans cesse. C'est aussi un physicien et un chimiste : il met au point la « lentille à échelons » qui va équiper les phares, pose le premier paratonnerre et construit en 1767 un haut fourneau qui révolutionne la métallurgie du fer.

En 1749, il fait paraître les trois premiers tomes de l'*Histoire naturelle générale et particulière*, monument sans précédent de trente-six volumes, dont le dernier (posthume) sera publié en 1789. Aidé dans ses recherches et ses observations par de très nombreux collaborateurs, Buffon a rédigé lui-même tout l'ouvrage dans un style admirable où la poésie, la vivacité et les réactions affectives se combinent avec la précision scientifique. N'est-il pas l'auteur en 1753 d'un *Discours sur le style* ?

Condamné à deux reprises par la Sorbonne, mais idolâtré de ses contemporains, Buffon demeure un vulgarisateur génial qui a su faire comprendre et aimer la science, ouvrant ainsi la voie à une période glorieuse de la recherche scientifique française, celle de Lamarck, Geoffroy Saint-Hilaire, Jussieu et Cuvier.

Histoire naturelle (1749-1789)

L'*Histoire naturelle, générale et particulière* réalise la synthèse des recherches scientifiques et des observations expérimentales de l'époque. Cette somme monumentale se divise en quatre ensembles successifs : quinze volumes consacrés, de 1749 à 1767, à la *Théorie de la Terre*, l'*Histoire générale des Animaux*, l'*Histoire naturelle de l'Homme*, l'*Histoire naturelle des Quadrupèdes vivipares* ; neuf volumes d'*Histoire naturelle des Oiseaux* (1770-1783) ; sept volumes de *Suppléments à l'Histoire naturelle* (1774-1789) dont le *Discours sur le style* – le discours de réception de Buffon en 1753 à l'Académie française, où il exprime la théorie de la prose classique dans la première moitié du siècle – et *Les Époques de la Nature* (1778) où, non sans grandeur, il accepte l'hypothèse du transformisme des espèces après l'avoir combattue ; et enfin, cinq volumes d'*Histoire naturelle des minéraux* et le *Traité de l'Aimant* (1783-1788).

Refusant les systèmes, Buffon s'efforce de décrire chaque être dans son originalité : il procède par études successives, chacune d'elles étant consacrées à un ensemble indiscutable, l'espèce, « suite constante d'individus semblables qui se reproduisent ». Dans ces monographies il étudie l'aspect extérieur de l'animal, ses mœurs et son instinct.

■ L'oiseau-mouche ■

BUFFON
Histoire naturelle
(1749-1789)

À partir de 1762, Buffon travaille à la partie de son *Histoire naturelle consacrée aux oiseaux*. Parmi ses collaborateurs figure l'abbé Bexon, auquel il recommande d'être « court et précis » et dont il corrige les manuscrits. Le célèbre portrait de l'oiseau-mouche (le colibri) paraît en tête du sixième volume des Oiseaux en 1779.

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur, *maxime miranda in minimis*¹ ; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze², brillent sur ses habits ; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie tout aérienne on le voit à peine toucher le gazon par instants ; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat : il vit de leur nectar et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent...

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace. On les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats ; l'impatience paraît être leur âme ; s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp*, fréquent et répété ; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

BUFFON, *Histoire naturelle des Oiseaux*, VI (1779)

1. C'est dans les petits êtres qu'il y a le plus à admirer.

2. Pierres précieuses : la première est verte, la seconde rouge, la troisième jaune.



Gravure d'après I. de Sève pour l'*Histoire Naturelle* de Buffon, XVIII^e siècle. Paris, B.N.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

L'art de la description

1. Une introduction à effet.

• Pourquoi l'oiseau n'est-il identifié qu'à la ligne 5 ? Analysez la manière dont Buffon concentre progressivement l'intérêt sur l'oiseau.

• Quels effets produisent les superlatifs ? le jeu de parallélismes ? la citation latine ?

2. Le registre de la vision.

En quoi peut-on parler d'hypotypose (= description animée) ? Comment Buffon souligne-t-il le caractère visuel de sa description ? Où apparaît la recherche d'un vocabulaire concret ?

3. Les sonorités.

Où Buffon recourt-il à des allitérations* (répétition des consonnes initiales) ?

4. La mise en scène finale.

Quel effet scénique apparaît à la fin du texte ?

La symbolique

1. Où la nature est-elle personnifiée ?

2. Étudiez la technique du portrait et ses phases successives.

3. Relevez les métaphores qui tendent à transformer

l'oiseau en produit de la civilisation.

4. Classez les effets affectifs recherchés par Buffon. Comment s'intègrent-ils dans une idéalisation conforme au goût du temps ?

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Étude comparée

• Comparez le portrait de l'oiseau-mouche avec l'article « Colibri » du *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse* (1982) en vous attachant à rechercher les différences entre l'optique de Buffon et celle d'un naturaliste contemporain :

« COLIBRI n. m. Autre nom des oiseaux-mouches. Les colibris sont proches des martinets (ordre des apodiformes) et peuplent tout le continent américain, de l'Alaska à la Terre de Feu. Ce sont parmi les plus petits des oiseaux et aussi parmi les plus brillamment colorés (d'où les noms fréquents de rubis, émeraude... qu'on leur donne). Ils sont adaptés au butinage des fleurs, et peuvent voler au point fixe, à reculons ou sur le côté. Ils ajoutent au pollen et au nectar les insectes qu'ils trouvent dans les corolles ou qu'ils capturent en vol. Les espèces des pays tempérés sont migratrices et se déplacent à la recherche de fleurs et d'insectes. Le bec a les formes et les tailles les plus variées. Le dimorphisme sexuel est très marqué : les mâles ont des couleurs plus vives que les femelles, et peuvent porter des huppes ou de longues queues. Les colibris construisent dans les arbres des nids fins et légers, où sont pondus 1 ou 2 œufs. On connaît plus de 300 espèces de colibris ; celles de haute montagne hibernent chaque nuit. »

2. UNE ÉPOPÉE CULTURELLE : LES ENCYCLOPÉDISTES (1751-1772)

LES AUTEURS

Un dictionnaire universel

Un libraire parisien, Le Breton, et trois de ses collègues s'associent en 1745 pour adapter la *Cyclopoedia* écrite par l'anglais Chambers. Diderot et d'Alembert prennent bientôt la direction de l'œuvre dont un privilège royal décide en 1748 le changement d'orientation : il s'agira d'une *Encyclopédie ou Dictionnaire universel des sciences, des arts et métiers* traduit... avec des augmentations. Aussitôt Diderot entreprend une enquête technique dans les ateliers des artisans, recrute des collaborateurs et devient la cheville ouvrière de l'ouvrage.

Des débuts difficiles

Lorsque Diderot se trouve incarcéré en 1749 à Vincennes, à la suite de sa *Lettre sur les Aveugles*, les libraires multiplient les démarches en sa faveur. Libéré, Diderot se remet au travail et rédige un *Prospectus* qui expose le plan de l'*Encyclopédie*, les conditions de la publication et les modalités de souscription. Le premier volume, tiré à 2 050 exemplaires, paraît le 28 juin 1751, précédé du *Discours préliminaire* rédigé par d'Alembert.

Les jésuites, craignant la concurrence pour leur propre Dictionnaire, s'insurgent aussitôt. La thèse de l'abbé de Prades, collaborateur de Diderot, est censurée par la Sorbonne, qui accuse son auteur d'impiété, et un arrêt du Conseil du roi ordonne en 1752 l'interdiction de l'*Encyclopédie*. Néanmoins, grâce aux efforts de Malesherbes (voir p. 505), qui a fait mettre à l'abri de toute saisie les papiers de Diderot, grâce aussi au soutien de Mme de Pompadour, le gouvernement autorise discrètement Diderot à reprendre son œuvre.

La tourmente

Les années 1757-1762 voient les menaces s'accumuler de nouveau.

L'article « Genève », rédigé par d'Alembert en 1757 suscite les cris du parti dévot, la fureur des pasteurs genevois et l'indignation de Rousseau. Excédé, d'Alembert renonce alors à la direction de l'ouvrage. L'année suivante le Parlement condamne au feu l'*Encyclopédie*, et le privilège royal est révoqué. Le naufrage paraît inévitable.

Le sauvetage

Une seconde fois, Malesherbes sauve l'*Encyclopédie* : il permet à Diderot de poursuivre son travail sans autorisation officielle, mais avec une tolérance tacite. Les adversaires des philosophes ne désarment pas, mais le premier volume de planches paraît en 1762.

L'avenir de l'ouvrage va être assuré par... le Parlement janséniste qui expulse hors de France les jésuites. Avec eux disparaissent les ennemis les plus résolus de l'*Encyclopédie*.

La censure du libraire et l'achèvement

En 1764, Diderot découvre que le libraire Le Breton a censuré depuis deux ans certains de ses articles et des articles de Saint-Lambert, Turgot, d'Holbach et Jaucourt. Profondément meurtri par ce qu'il appelle un « coup de poignard », mais conscient qu'il est impossible de tout réimprimer, Diderot consent à mener sa tâche jusqu'à son terme.

Les dix derniers tomes sont publiés en 1766. Le Breton est pourtant emprisonné à la Bastille pour en avoir expédié quelques exemplaires à Versailles sans autorisation. Cet incident n'empêche pas Diderot de mettre au point les derniers volumes de planches, dont la parution s'achève en 1772. Simultanément et symboliquement les souscripteurs reçoivent une gravure de Prévost représentant le triomphe de la Vérité dévoilée par la Raison.

Diderot par Louis Michel Van Loo (1707-1771).
Paris, Musée du Louvre.



L'ŒUVRE - ÉTUDE

■ L'article « Encyclopédie » ■

DIDEROT
Encyclopédie
(1751-1766)

L'article « Encyclopédie » permet à Diderot de définir l'esprit et la tactique de l'ouvrage.

Il cherche à dissimuler sous le sérieux d'un dictionnaire la hardiesse de sa pensée, afin de faire triompher la raison sans alerter ses ennemis. Le système alphabétique, qui met la recherche à la portée de tous, offre des ruses qui permettent de masquer un contenu audacieux sous un titre anodin ou bizarre. Des séries déroutantes de renvois conduisent d'un article orthodoxe à un article virulent. Les mêmes sujets peuvent ainsi être étudiés de façon contradictoire sous le même titre ou sous des titres différents. Cette volonté de confronter les idées et de laisser le lecteur choisir, n'est pas une des moindres leçons que l'*Encyclopédie* peut apporter à la pensée du xx^e siècle.



ENCYCLOPÉDIE, s. f. (Philosoph.). Ce mot signifie *enchaînement de connaissances* ; il est composé de la préposition grecque *εν, en*, et des substantifs *κῆκλος, cercle*, et *παιδεία, connaissance*.

En effet, le but d'une *Encyclopédie* est de rassembler les connaissances 5 éparées sur la surface de la terre ; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous ; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont ; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus 10 heureux, et que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain. [...].

Nous avons vu que cette forme alphabétique, qui nous ménageait à chaque instant des repos, qui répandait tant de variété dans le travail, et qui, sous ces points de vue, paraissait si avantageuse à suivre dans un long 15 ouvrage, avait ses difficultés qu'il fallait surmonter à chaque instant. Nous avons vu qu'elle exposait à donner aux articles capitaux une étendue immense, si l'on y faisait entrer tout ce qu'on pouvait assez naturellement espérer d'y trouver ; ou à les rendre secs et appauvris, si, à l'aide des renvois, on les élaguait, et si l'on en excluait beaucoup d'objets qu'il n'était pas 20 possible d'en séparer. Nous avons vu combien il était important et difficile de garder un juste milieu. Nous avons vu combien il échappait de choses inexactes et fausses ; combien on en omettait de vraies. Nous avons vu qu'il n'y avait qu'un travail de plusieurs siècles, qui pût introduire entre tant de matériaux rassemblés, la forme véritable qui leur convenait ; donner à 25 chaque partie son étendue ; réduire chaque article à une juste longueur ; supprimer ce qu'il y a de mauvais ; suppléer ce qui manque de bon, et finir un ouvrage qui remplit le dessein qu'on avait formé, quand on l'entreprend. Mais nous avons vu que de toutes les difficultés, une des plus considérables, c'était de le produire une fois, quelqu'informe qu'il fût, et qu'on ne nous 30 ravirait pas l'honneur d'avoir surmonté cet obstacle. Nous avons vu que l'*Encyclopédie* ne pouvait être que la tentative d'un siècle philosophe ; que ce siècle était arrivé ; que la renommée, en portant à l'immortalité les noms de ceux qui l'achèveraient, peut-être ne dédaignerait pas de se charger des nôtres ; et nous nous sommes sentis ranimés par cette idée si consolante et 35 si douce, qu'on s'entreprendrait aussi de nous, lorsque nous ne serions plus.

DIDEROT, article « Encyclopédie », *Encyclopédie*

LECTURE MÉTHODIQUE

Sens et mouvement du texte

1. Pourquoi Diderot recourt-il à l'étymologie du mot (ce qui d'ailleurs constitue un procédé très fréquent dans l'*Encyclopédie*) ?
2. Quels objectifs apparemment contradictoires sont assignés au Dictionnaire dans le second paragraphe ?
3. Où découvre-t-on la liaison entre le progrès de la science et celui de la morale ?
4. Pourquoi l'insistance sur le caractère humain que doit revêtir la science donne-t-elle son sens véritable

à la partie philosophique de l'*Encyclopédie* ?

5. Quelle signification revêt le choix de la forme alphabétique ? Mettez en relief la lucidité de Diderot devant les difficultés inhérentes à ce choix. Quel procédé stylistique souligne cette lucidité ?

Le style

1. Quelles formules montrent que l'*Encyclopédie* est une œuvre « engagée » tendant à une action en profondeur sur l'esprit humain ?
2. À quoi répond l'emploi constant de l'imparfait dans le dernier paragraphe ?
3. Mettez en relief l'enthousiasme conquérant de cette page.

L'article « Philosophe »

DUMARSAIS
Encyclopédie
(1751-1766)

Un opusculé intitulé *Le Philosophe* commence à circuler en manuscrit vers 1740 et paraît dans plusieurs recueils de combat. Il est le manifeste de cette philosophie clandestine qui, entre le Dictionnaire de Bayle et l'*Encyclopédie*, a défendu le plaisir de vivre et la liberté de penser. L'article *Philosophe* de l'*Encyclopédie* est l'œuvre de Dumarsais. Considéré par d'Alembert comme un profond philosophe, ce professeur rationaliste (1676-1756) est un précurseur de la stylistique contemporaine et de la sémantique lexicale.

Les autres hommes sont déterminés à agir sans sentir, ni connaître les causes qui les font mouvoir, sans même songer qu'il y en ait. Le *philosophe* au contraire démêle les causes autant qu'il est en lui, et souvent même les prévient, et se livre à elles avec connaissance : c'est une horloge qui se 5 monte, pour ainsi dire, quelquefois elle-même. Ainsi il évite les objets qui peuvent lui causer des sentiments qui ne conviennent ni au bien-être, ni à l'être raisonnable, et cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve. La raison est à l'égard du *philosophe* ce que la grâce¹ est à l'égard du chrétien. La grâce détermine le chrétien à agir ; 10 la raison détermine le *philosophe*. [...]

Les autres hommes sont emportés par leurs passions, sans que les actions qu'ils font soient précédées de la réflexion : ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres ; au lieu que le *philosophe*, dans ses passions mêmes, n'agit qu'après la réflexion ; il marche la nuit, mais il est précédé 15 d'un flambeau. [...]

La vérité n'est pas pour le *philosophe* une maîtresse qui corrompt son imagination, et qu'il croie trouver partout ; il se contente de la pouvoir démêler où il peut l'apercevoir. Il ne la confond point avec la vraisemblance ; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce 20 qui est douteux, et pour vraisemblance ce qui n'est que vraisemblance. Il fait plus, et c'est ici une grande perfection du *philosophe*, c'est que lorsqu'il n'a point de motif pour juger, il sait demeurer indéterminé² [...].

L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation³ et de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes ; mais ce n'est pas l'esprit seul que 25 le *philosophe* cultive, il porte plus loin son attention et ses soins.

L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abîmes de la mer ou dans le fond d'une forêt : les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire ; et dans quelque état où il puisse se trouver, ses besoins et le bien-être l'engagent à vivre en société. Ainsi la 30 raison exige de lui qu'il connaisse, qu'il étudie, et qu'il travaille à acquérir les qualités sociables.

Notre *philosophe* ne se croit pas en exil dans ce monde ; il ne croit point être en pays ennemi ; il veut jouir en sage économiste⁴ des biens que la nature lui offre ; il veut trouver du plaisir avec les autres ; et pour en trouver, il faut 35 en faire : ainsi il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le font vivre ; et il trouve en même temps ce qui lui convient : c'est un honnête homme qui veut plaire et se rendre utile.

[...] Cet amour de la société si essentiel au *philosophe*, fait voir combien est véritable la remarque de l'empereur Antonin⁵ : « Que les peuples seront 40 heureux quand les rois seront *philosophes*, ou quand les *philosophes* seront rois ! » [...]

Le vrai *philosophe* est donc un honnête homme qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse les mœurs et les qualités sociales. Entez⁶ un souverain sur un *philosophe* d'une telle trempe, 45 et vous aurez un parfait souverain.

DUMARSAIS, article « Philosophe », *Encyclopédie*

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Sens et organisation du texte

1. Quelles conclusions tirez-vous de l'usage répété des termes « philosophe », « raison », « esprit », « passions » ?
2. Expliquez les oppositions entre le philosophe et les autres (« autres hommes », « grands », « philosophes ordinaires »).
3. En quoi cet article est-il un texte polémique ?
4. Où apparaissent les convictions de Dumarsais répudiant la morale chrétienne au profit d'une morale laïque ?
5. En quels termes s'exprime la méfiance de l'auteur envers l'esprit de système ?
6. Quels motifs conduisent le philosophe à être « honnête homme » au sens où on l'entendait au siècle précédent : un homme du monde qui sait plaire et cultive l'art de vivre ?

Comment Dumarsais fait-il évoluer le sens de cette expression ?

7. Relevez les formules qui :

- font écho aux attaques de Voltaire contre Pascal et le dogme du péché originel ;
- répondent au *Discours sur l'inégalité* de Rousseau ;
- préfigurent les thèmes du *Contrat social* et le culte de l'Être suprême.

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Composition française

- « Aimer la littérature, c'est refuser de prendre la vie comme elle est, les choses comme elles sont, les événements comme ils viennent et les calamités comme elles sont. Aimer la littérature, ce n'est pas vouloir seulement comprendre les hommes, mais aussi les transformer et se transformer » (Claude Roy, *Le Commerce des Classiques*, éd. Gallimard, 1953, pp. 15-16).

Expliquez et discutez, s'il y a lieu, ces affirmations.

POINTS DE VUE CRITIQUES

L'Encyclopédie, un dictionnaire « de choses »

« Le XVIII^e siècle, en France, est le temps des dictionnaires « de choses » et non « de mots », celui des descriptions encyclopédiques, où le discours littéraire est peu pertinent, face aux discours scientifiques, techniques, historiques.

Référence :

L'*Encyclopédie* se nomme, en fait : *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts* (techniques et arts) *et des métiers*. Son rapport au « littéraire » s'inverse. Il ne s'agit plus d'appeler Comaille ou Molière à la rescousse pour témoigner du bon emploi des mots, mais de révéler critiquement la vérité des idées et des choses. Comme le discours tenu à cet effet n'est pas seulement celui de polygraphes érudits et pédagogues (tel le chevalier de Jaucourt), mais aussi celui de savants véritables, comme d'Alembert ou Turgot, et celui de « philosophes » que nous percevons surtout comme de (très) grands écrivains, Diderot lui-même, Voltaire, Montesquieu ou « M. Rousseau, de Genève », on a ici affaire à un ample montage de textes qui révèle de manière unique l'articulation des discours, et notamment celle du discours littéraire, à l'idéologique, au didactique, au polémique, éventuellement au scientifique. »

Alain REY, *Dictionnaire des Littératures, de langue française* par J.-P. de Beaumarchais, © Bordas, 1987

L'histoire des idées

« Le savant et l'écrivain peuvent adopter les mêmes attitudes devant leur objet respectif : l'entomologiste Réaumur et le romancier Marivaux sont tous deux des observateurs, plus soucieux de saisir la diversité du réel que de l'organiser pour construire une œuvre, système scientifique ou roman. Sur un autre plan, on ne peut dissocier le « sentiment de la nature » ni des sciences naturelles, ni de certaines attitudes, philosophiques et scientifiques tout ensemble, et l'on comprend alors pourquoi Voltaire, Buffon ou Diderot ne pouvaient ressentir ce sentiment comme le ressentiront certains romantiques. D'autres exemples semblables pourraient être fournis, qui tous tendraient à prouver que l'histoire des idées, et même des idées scientifiques, ne peut rester indifférente à l'historien de la littérature, dans la mesure où elle permet de mieux comprendre l'esprit d'une époque et, tout simplement, de mieux comprendre l'homme. »

Jacques ROGER, *Les Sciences de la vie dans la pensée française du XVIII^e siècle*, dans *Information Littéraire*, sept.-oct. 1964

LE PHILOSOPHE AU XVIII^e SIÈCLE

Un homme confiant en la raison

Un homme dont l'analyse critique s'étend à tous les domaines, y compris la foi religieuse.

Nulle proposition ne peut être reçue pour révélation divine, si elle est contradictoirement opposée à ce qui nous est connu, ou par une intuition immédiate, telles que sont les propositions évidentes par elles-mêmes, ou par des déductions évidentes de la *raison*, comme dans les démonstrations ; parce que l'évidence qui nous fait adopter de telles révélations ne pouvant surpasser la certitude de nos connaissances, tant intuitives que démonstratives, si tant est qu'elle puisse l'égaliser, il serait ridicule de lui donner la préférence [...]. Il est donc inutile de prêcher comme articles de foi des propositions contraires à la perception claire que nous avons de la convenance ou de la disconvenance de nos idées. Par conséquent, dans toutes les choses dont nous avons une idée nette et distincte, la *raison* est le vrai juge compétent ; et quoique la révélation en s'accordant avec elle puisse confirmer ces décisions, elle ne saurait pourtant dans de tels cas invalider ses décrets ; et partout où nous avons une décision claire et évidente de la *raison*, nous ne pouvons être obligés d'y renoncer pour embrasser l'opinion contraire, sous prétexte que c'est en matière de foi. La raison de cela, c'est que nous sommes hommes avant que d'être chrétiens.

DIDEROT, article « Raison », *Encyclopédie*

Un sage

Un ami de la vérité, à qui la raison permet de comprendre aussi bien l'homme que l'univers.

C'est un grand et beau spectacle de voir l'homme sortir en quelque manière du néant par ses propres efforts : dissiper, par les lumières de sa raison, les ténèbres dans lesquelles la nature l'avait enveloppé ; s'élever au-dessus de soi-même ; s'élancer par l'esprit jusque dans les régions célestes ; parcourir à pas de géant, ainsi que le soleil, la vaste étendue de l'univers ; et, ce qui est encore plus grand et plus difficile, rentrer en soi pour y étudier l'homme et connaître sa nature, ses devoirs et sa fin. Toutes ces merveilles se sont renouvelées depuis peu de générations.

ROUSSEAU, *Discours sur les Sciences et les Arts*, I

Un homme vertueux

Un homme dont la vocation morale découle d'un choix rationnel et d'un amour naturel pour le bien.

Je ne saurais vous dire ce que la droiture et la vérité font sur moi. Si le spectacle de l'injustice me transporte quelquefois d'une telle indignation que j'en perds le jugement, et que, dans ce délire, je tuerais, j'anéantirais, aussi celui de l'équité me remplit d'une douceur, m'enflamme d'une chaleur et d'un enthousiasme où la vie, s'il fallait la perdre, ne me tiendrait à rien. Alors, il me semble que mon cœur s'étend au dedans de moi, qu'il nage ; je ne sais quelle situation délicieuse et subite me parcourt partout ; j'ai peine à respirer ; il s'excite à toute la surface de mon corps, comme un frémissement ; c'est surtout au haut du front, à l'origine des cheveux qu'il se fait sentir ; et puis les symptômes de l'admiration et du plaisir viennent se mêler sur mon visage avec ceux de la joie, et mes yeux se remplissent de pleurs. Voilà ce que je suis quand je m'intéresse vraiment à celui qui fait le bien.

DIDEROT, *Lettre à Sophie Volland*, 18 octobre 1760.

Un homme d'action

Un homme qui se propose comme idéal la bienfaisance envers son prochain.

Le vrai philosophe défriche les champs incultes, augmente le nombre des charrues, et par conséquent des habitants ; occupe le pauvre et l'enrichit, encourage les mariages, établit l'orphelin, ne murmure point contre des impôts nécessaires, et met le cultivateur en état de les payer avec allégresse. Il n'attend rien des hommes, et il leur fait tout le bien dont il est capable. Il a l'hypocrite en horreur, mais il plaint le superstitieux ; enfin il sait être ami.

VOLTAIRE, *Lettre à Damilaville*, Ferney, 1^{er} mars 1765 (voir p. 462)

■ AU-DELÀ DES TEXTES

Composition française

- À l'aide d'exemples empruntés à ces différents textes et aux articles « Encyclopédie » et « Philosophe » de l'*Encyclopédie*, dégager le portrait du « philosophe » au XVIII^e siècle.



Genève avec le lac Léman et le Mont-Blanc en toile de fond, par Carl Hackert (1740-1800). Genève.

Les calvinistes genevois interdisaient sur leur territoire toute représentation théâtrale. Aussi Voltaire, installé aux Délices, dut-il renoncer en 1755 à son théâtre particulier, fréquenté par de nombreux genevois.

Dans l'article Genève, paru en novembre 1757 dans le tome VII de l'Encyclopédie, d'Alembert fait d'abord un éloge appuyé des institutions politiques genevoises qui lui permet de critiquer implicitement la monarchie française. Il constate ensuite l'absence de théâtre à Genève et souligne que ce serait, pour la petite république, une gloire d'accueillir les comédiens, encore considérés au XVIII^e siècle comme des parias.

C'est une chose très singulière, qu'une ville qui compte à peine 24 000 âmes, et dont le territoire morcelé ne contient pas trente villages, ne laisse pas d'être¹ un État souverain, et une des villes les plus florissantes de l'Europe : riche par sa liberté et son commerce, elle voit souvent autour d'elle tout en feu sans jamais s'en ressentir. Les événements qui agitent l'Europe ne sont pour elle qu'un spectacle dont elle jouit sans y prendre part : attachée aux Français par ses alliances et par son commerce, aux Anglais par son commerce et par la religion, elle prononce² avec impartialité sur la justice des guerres que ces deux nations puissantes se font l'une à l'autre, quoiqu'elle soit d'ailleurs trop sage pour prendre aucune part à ces guerres, et juge tous les souverains de l'Europe, sans les flatter, sans les blesser et sans les craindre. [...]

On ne souffre point à Genève de comédie : ce n'est pas qu'on y désapprouve les spectacles en eux-mêmes ; mais on craint, dit-on, le goût de parure, de dissipation³ et de libertinage⁴, que les troupes de comédiens répandent parmi la jeunesse. Cependant ne serait-il pas possible de remédier à cet inconvénient, par des lois sévères et bien exécutées⁵ sur la conduite des comédiens ? Par ce moyen, Genève aurait des spectacles et des mœurs, et jouirait de l'avantage des uns et des autres : les représentations théâtrales formeraient le goût des citoyens, et leur donneraient une finesse de tact, une délicatesse de sentiment qu'il est très difficile d'acquérir sans ce secours ; la littérature en profiterait, sans que le libertinage fit des progrès et Genève réunirait à la sagesse de Lacédémone la politesse⁶ d'Athènes. Une autre considération digne d'une république si sage et si éclairée, devrait peut-être l'engager à permettre les spectacles. Le préjugé barbare contre la profession de comédien, l'espèce d'avilissement où nous avons mis ces hommes si nécessaires au progrès et au soutien des arts, est certainement une des principales causes qui contribuent au dérèglement que nous leur reprochons : ils cherchent à se dédommager par les plaisirs, de l'estime que leur

1. Soit néanmoins.
2. Donne son avis.
3. Vie où on se livre à toutes sortes d'amusement.
4. Vie aux mœurs déréglées.
5. Appliquées.
6. Culture intellectuelle et morale.

7. Conformes aux règles.

8. Être un objet d'anathème : être condamné, maudit.

30 état ne peut obtenir. Parmi nous, un comédien qui a des mœurs est doublement respectable ; mais à peine lui en sait-on quelque gré. Le traitant qui insulte à l'indulgence publique et qui s'en nourrit, le courtisan qui rampe, et qui ne paie point ses dettes, voilà l'espèce d'hommes que nous honorons le plus. Si les comédiens étaient non seulement soufferts à Genève, mais
35 contenus d'abord par des règlements sages, protégés ensuite, et même considérés dès qu'ils en seraient dignes, enfin absolument placés sur la même ligne que les autres citoyens, cette ville aurait bientôt l'avantage de posséder ce qu'on croit si rare, et ce qui ne l'est que par notre faute, une troupe de comédiens estimable. Ajoutons que cette troupe deviendrait
40 bientôt la meilleure de l'Europe ; plusieurs personnes pleines de goût et de disposition pour le théâtre, et qui craignent de se déshonorer parmi nous en s'y livrant, accourraient à Genève, pour cultiver non seulement sans honte, mais même avec estime, un talent si agréable et si peu commun. Le séjour de cette ville, que bien des Français regardent comme triste par la privation des spectacles, deviendrait alors le séjour des plaisirs honnêtes, comme il est celui de la philosophie et de la liberté ; et les étrangers ne seraient plus surpris de voir que dans une ville où les spectacles décents et réguliers⁷ sont défendus, on permette des farces grossières et sans esprit, aussi contraires au bon goût qu'aux bonnes mœurs. Ce n'est pas tout : peu à peu l'exemple des
50 comédiens de Genève, la régularité de leur conduite, et la considération dont elle les ferait jouir, serviraient de modèle aux comédiens des autres nations, et de leçon à ceux qui les ont traités jusqu'ici avec tant de rigueur et même d'inconséquence. On ne les verrait pas d'un côté pensionnés par le gouvernement, et de l'autre un objet d'anathème⁸ ; nos prêtres perdraient l'habitude de les excommunier, et nos bourgeois de les regarder avec mépris ; et une petite république aurait la gloire d'avoir réformé l'Europe sur ce point, plus important peut-être qu'on ne pense.

D'ALEMBERT, article « Genève », Encyclopédie (1757)

■ POUR LE RÉSUMÉ

Répondez aux questions qui suivent, puis faites un résumé du texte en cent cinquante mots.

Analyse linéaire

1. Étudiez les divers aspects de l'éloge de la politique genevoise. Où apparaît une critique indirecte de la France (lignes 1-12) ?
2. Que craint-on exactement à Genève (lignes 14-16) ? Comment dès lors peut-on procéder pour éviter de se priver de spectacles ?
3. Quels avantages l'autorisation des spectacles apporterait-elle aux spectateurs (lignes 18-23) ? aux acteurs (lignes 23-43) ? à Genève (lignes. 43-57) ?

Résumé proposé

Malgré une faible population et un territoire peu étendu, Genève réussit à maintenir son indépendance, à développer son commerce et à exercer une magistrature morale parmi les nations européennes. On y interdit le théâtre par crainte du mauvais exemple que donneraient aux jeunes les troupes de comédiens. Mais ne peut-on réglementer strictement la

tenue des acteurs ? Ainsi Genève, sans mettre sa moralité en danger, autoriserait les spectacles et bénéficierait de leur action civilisatrice.

La sagesse de Genève pourrait aussi s'exercer au profit des comédiens : l'existence de lois sévères ôterait tout fondement aux discriminations dont ils sont victimes et ferait d'eux des hommes respectés. Genève deviendrait alors pôle d'attraction pour des acteurs vilipendés par l'Église. Les Français apprécieraient l'alliance de la vertu et des arts dans une république qui aurait su réformer la profession de comédien et donner ainsi une leçon à l'Europe.

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Discussion

• Pensez-vous, comme d'Alembert, qu'un contrôle strict de la conduite des comédiens suffise à garantir la moralité du théâtre ?

Vous pouvez vous inspirer, pour la discussion, de la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* (1758), où Rousseau passe en revue les raisons de condamner le théâtre et conclut que le seul théâtre acceptable serait un théâtre « purifié » et « patriotique ».

Ouverte à toutes les idées nouvelles, l'Encyclopédie préconise dans tous les domaines de la vie des solutions généreuses.

Développant l'article Journalier, où Diderot revendique une juste reconnaissance pour tous ceux qui enrichissent la nation, à commencer par les ouvriers et les agriculteurs, Jaucourt présente ici une des critiques les plus justifiées que l'on puisse adresser à la société de l'Ancien Régime : la classe sociale qui travaille et qui produit n'est rien et n'a droit à aucune considération.

Peuple, nom collectif difficile à définir, parce qu'on s'en forme des idées différentes dans les divers lieux, dans les divers temps, et selon la nature des gouvernements. Autrefois en France, le *peuple* était regardé comme la partie la plus utile, la plus précieuse, et par conséquent la plus respectable de la nation. Alors on croyait que le *peuple* pouvait occuper une place dans les états généraux ; et les parlements du royaume ne faisaient qu'une raison de celle du *peuple* et de la leur. Les idées ont changé et même la classe des hommes faits pour composer le *peuple*, se rétrécit tous les jours davantage. Autrefois le *peuple* était l'état général de la nation, simplement opposé à celui des grands et des nobles. Il renfermait les laboureurs, les ouvriers, les artisans, les négociants, les financiers, les gens de lettres et les gens de lois. [...]

Il ne reste donc dans la masse du *peuple* que les ouvriers et les laboureurs. Je contemple avec intérêt leur façon d'exister ; je trouve que cet ouvrier habite ou sous le chaume, ou dans quelque réduit que nos villes lui abandonnent, parce qu'on a besoin de sa force. Il se lève avec le soleil, et, sans regarder la fortune qui rit au-dessus de lui, il prend son habit de toutes les saisons, il fouille nos mines et nos carrières, il dessèche nos marais, il nettoie nos rues, il bâtit nos maisons, il fabrique nos meubles ; la faim arrive, tout lui est bon ; le jour finit, il se couche durement dans les bras de la fatigue.

Le laboureur, autre homme du *peuple*, est avant l'aurore tout occupé à ensemer nos terres, à cultiver nos champs, à arroser nos jardins. Il souffre le chaud, le froid, la hauteur des grands, l'insolence des riches, le brigandage des traitants ; le pillage des commis, le ravage même des bêtes fauves, qu'il n'ose écarter de ses moissons par respect pour le plaisir des puissants.

JAUCCOURT, article « Peuple », *Encyclopédie*

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Comment Jaucourt souligne-t-il le caractère relatif de la notion de peuple et la nouvelle définition que prend le terme au XVIII^e siècle ?

2. Dans quelle mesure ce texte témoigne-t-il :
• des conditions de vie misérables du prolétariat qui commence à s'entasser dans des villes surpeuplées ?

• des mauvais traitements subis par les laboureurs (au moment où les physiocrates déplorent l'exode rural) ?

3. Quels détails soulignent l'émotion de l'auteur quand il dépeint l'existence des ouvriers et des paysans ?

4. Expliquez les raisons qui poussent les Encyclopédistes à revendiquer davantage d'aisance matérielle pour les classes laborieuses.

3. LA RADICALISATION DU MATÉRIALISME : D'HOLBACH (1723-1789)

L'AUTEUR

« Maître d'hôtel de la philosophie » dénoncé par Rousseau, le baron d'Holbach reçoit très fréquemment Diderot et les principaux collaborateurs de l'*Encyclopédie*. Sa rencontre avec Diderot est décisive pour lui : il rédigera plus de quatre cents articles (de géologie, de minéralogie, de métallurgie, de religion et de politique) pour le *Dictionnaire*. La condamnation d'Helvétius pour son livre *De l'Esprit* joue sur d'Holbach le rôle d'un véritable révélateur. Il s'engage alors dans la lutte philosophique et, suivant les conseils de Voltaire, ne signe aucun de ses ouvrages, ce qui lui permet de se livrer à toutes les audaces de sa pensée...

Son *Système de la nature* (1770) présente l'univers comme un gigantesque mécanisme chimique et limite la morale à l'utilité sociale. Au nom de cette utilité, d'Holbach attaque la religion dans une série de pamphlets fougueux, *Le Christianisme dévoilé* (1756), *La Contagion sacrée* (1768), *l'Histoire critique de Jésus-Christ* (1770), *Le Bon Sens* (1772), qui font de lui le missionnaire du matérialisme athée.

L'ŒUVRE - ÉTUDE

Le Bon Sens (1772)

L'ouvrage de d'Holbach le plus lu en son temps est *Le Bon Sens*. « Condensé, défense et refonte du *Système de la Nature* » (Jean Deprun), dont il offre une version de poche, cet ouvrage substitue le culte de la nature à tous les « mensonges religieux ».

■ Conte oriental ■

D'HOLBACH
Le Bon Sens
(1772)

À quelque distance de Bagdad, un dervis¹, renommé pour sa sainteté, passait des jours tranquilles dans une solitude agréable. Les habitants d'alentour, pour avoir part à ses prières, s'empressaient chaque jour à lui porter des provisions et des présents. Le saint homme ne cessait de rendre 5 grâces à Dieu des bienfaits dont sa Providence le comblait. « Ô Allah ! disait-il, que ta tendresse est ineffable pour tes serviteurs, qu'ai-je fait pour mériter les biens dont ta libéralité m'accable ? Ô monarque des cieux ! Ô père de la nature ! quelles louanges pourraient dignement célébrer ta munificence et tes soins paternels ! Ô Allah ! que tes bontés sont grandes 10 pour les enfants des hommes ! » Pénétré de reconnaissance, notre ermite fit le vœu d'entreprendre pour la septième fois le pèlerinage de La Mecque. La guerre qui subsistait alors entre les Persans et les Turcs, ne put lui faire différer l'exécution de sa pieuse entreprise. Plein de confiance en Dieu, il se met en voyage ; sous la sauvegarde inviolable d'un habit respecté, il traverse sans 15 obstacle les détachements ennemis : loin d'être molesté, il reçoit à chaque pas des marques de la vénération du soldat des deux partis. À la fin, accablé

1. Religieux musulman.



Miniature indienne du XVII^e siècle, École Moghole, *Portrait de l'empereur Babur*. Paris, Musée Guimet.

de lassitude, il se voit obligé de chercher un asile contre les rayons d'un soleil brûlant ; il le trouve sous l'ombrage frais d'un groupe de palmiers, dont un ruisseau limpide arrosait les racines. Dans ce lieu solitaire, dont la paix n'était troublée que par le murmure des eaux et le ramage des oiseaux, l'homme de Dieu rencontre, non seulement une retraite enchantée, mais encore un repas délicieux ; il n'a qu'à étendre la main pour cueillir des dattes et d'autres fruits agréables ; le ruisseau lui fournit le moyen de se désaltérer : bientôt un gazon vert l'invite à prendre un doux repos ; à son réveil il fait l'ablution sacrée et dans un transport d'allégresse il s'écrie, « Ô Allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfants des hommes ! » Bien repu, rafraîchi, plein de force et de gaieté, notre saint poursuit sa route ; elle le conduit quelque temps au travers d'une contrée riante qui n'offre à ses yeux que des côteaux fleuris, des prairies émaillées, des arbres chargés de fruits. Attendri par ce spectacle, il ne cesse d'adorer la main riche et libérale de la providence, qui se montre partout occupée du bonheur de la race humaine. Parvenu un peu plus loin, il trouve quelques montagnes assez rudes à franchir, mais une fois arrivé à leur sommet, un spectacle hideux se présente tout à coup à ses regards ; son âme en est consternée. Il découvre une vaste plaine, entièrement désolée par le fer et la flamme ; il la mesure des yeux et la voit couverte de plus de cent mille cadavres, restes déplorables d'une bataille sanglante qui depuis peu de jours s'était livrée dans ces lieux. Les aigles, les vautours, les corbeaux et les loups dévoraient à l'envi les corps morts, dont la terre était jonchée. Cette vue plonge notre pèlerin dans une sombre rêverie : le ciel, par une faveur spéciale, lui avait donné de comprendre le langage des bêtes ; il entendit un loup gorgé de chair humaine, qui, dans l'excès de sa joie, s'écriait, « Ô Allah ! que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups ! ta sagesse prévoyante a soin d'envoyer des vertiges à ces hommes détestables si dangereux pour nous. Par un effet de ta providence, qui veille sur tes créatures, ces destructeurs de notre espèce s'égorgent les uns les autres, et nous fournissent des repas somptueux. Ô Allah que tes bontés sont grandes pour les enfants des loups ! »

D'HOLBACH, *Le Bon Sens ou Idées naturelles opposées aux idées surnaturelles* (1772)

LECTURE MÉTHODIQUE

La symbolique du conte

Un bienheureux confiant dans la Providence (lignes 1.17).

1. Comment d'Holbach installe-t-il son lecteur dans le merveilleux oriental ?
2. Que soulignent l'itératif « chaque jour » et la redondance « des provisions et des présents » ?
3. Quelle signification se dégage du langage et du contenu des prières ?
4. En quoi l'optimisme providentiel du dervis est-il synonyme de servitude, d'infantilisme et d'hypocrisie ?

Les mirages (lignes 18-31).

1. Relevez les termes relevant des champs lexicaux* de la littérature biblique et de la littérature pastorale.
2. Comment d'Holbach sollicite-t-il l'imagination et la sensualité du lecteur ?
3. En quoi le grossissement excessif permet-il une

caricature de la représentation enchanteresse du monde ?

L'apocalypse (lignes 31-47).

1. Que symbolise le passage d'un espace clos de montagnes à un horizon ouvert ?
2. Dégagez la leçon de la vision apocalyptique qui s'offre au dervis.
3. Faites ressortir l'ironie profonde du conteur faisant passer son héros de l'aveuglement absolu à l'extrême finesse de l'ouïe.
4. Pourquoi le conte affecte-t-il aux loups le bénéfice de la Providence divine ?

POUR UN COMMENTAIRE COMPOSÉ

Rédigez l'une des parties de ce commentaire composé à partir du schéma proposé :

1. La négation de toute finalité providentielle.
2. La férocité toute voltairienne du conte.
3. Une illustration du militantisme des Lumières.

La condition d'écrivain au XVIII^e siècle

Une situation matérielle difficile

La situation matérielle de l'homme de lettres n'est pas plus brillante qu'au siècle précédent. Il faut attendre 1777 pour voir la propriété littéraire reconnue, sous l'impulsion de Beaumarchais. Dans ces conditions, beaucoup d'écrivains sont des amateurs bénéficiant d'une imposante fortune, comme le baron d'Holbach qui se fait le mécène des philosophes. S'il est pauvre, **l'écrivain ne peut vivre de sa plume**. Rousseau doit souvent assurer sa subsistance en copiant de la musique.

La consécration sociale

Admis simplement dans le monde au siècle précédent, l'écrivain donne le ton au XVIII^e siècle dans les salons et dans les cours. Si, malgré l'influence de Mme de Pompadour, Louis XV commet l'erreur historique de repousser Voltaire, Frédéric II de Prusse insiste de longues années pour que le philosophe consente à accepter son invitation. Diderot cède en 1773 aux appels de Catherine II qui le reçoit régulièrement. Que Diderot ou Voltaire se méprennent parfois sur le désintéressement des « despotes éclairés » ne modifie rien à une situation nouvelle : **les rois d'Europe recherchent la caution des philosophes**.

La censure

Deux « déclarations royales », en 1728 et en 1757, montrent à quel point le **gouvernement entend surveiller la littérature** : sont punis de la peine de mort les auteurs, éditeurs, imprimeurs ou colporteurs d'ouvrages tendant « à attaquer la religion, à émouvoir les esprits et à donner atteinte à l'autorité du roi ». Tout auteur doit obtenir une « permission » officielle attestant que son ouvrage ne contient rien qui attente à la religion ou au pouvoir royal.

Même Malesherbes, un authentique libéral qui développe la pratique de la « permission tacite », ne peut empêcher des révocations de privilèges retentissantes, comme celles de l'*Encyclopédie*.

Nombre d'auteurs, de libraires et de colporteurs passeront même quelques mois à la Bastille ou à Vincennes, à commencer par Voltaire et Diderot.

Mais la censure devait aboutir tout au long du siècle à une curiosité croissante du public, à une **publicité fracassante** pour ces écrivains qui sapent les fondements politiques, religieux ou sociaux de la monarchie.

L'esprit encyclopédique

Le point central de l'*Encyclopédie*, autour duquel s'effectue une véritable révolution, c'est l'homme. Cet homme « réfléchissant » et « pensant », qui donne sa signification au monde. La finalité du Dictionnaire se définit dès lors nettement : chaque science y devient, dans son ordre et dans son objet, **une science de l'homme**. Devenu très savant, l'homme n'en est pas moins sage. L'article « Philosophe » illustre cette confiance dans la bonté des instincts, dans la raison humaine, dans le progrès scientifique, technique, moral et social, synonyme de libération humaine.

La science, qui permet de dissiper les ténèbres de l'ignorance et des préjugés, constitue **la plus belle conquête de la raison**. C'est pourquoi l'*Encyclopédie* présente un tableau très complet de l'état des sciences vers 1750, dressé par des savants éminents, comme d'Alembert. Préparé par son origine sociale à comprendre l'importance du travail et des techniques, Diderot a introduit ses lecteurs dans le monde de l'agriculture, de l'atelier, de la manufacture ou de la mine.

La libération de l'homme

Science et technique

■ Mots-clés ■

Les principaux encyclopédistes

D'Alembert (1717-1783). Mathématicien admiré de l'Europe entière et intellectuel choyé dans les salons philosophiques, il assure la coordination de l'*Encyclopédie* à ses débuts, présente l'ouvrage par un *Discours préliminaire*, se charge de quelques articles philosophiques et rédige ou révisé toute la partie mathématique et physique, même quand en 1759 il abandonne l'animation du *Dictionnaire*.

Damilaville (1723-1768). Haut fonctionnaire des finances, intime de Voltaire et de Diderot, il est l'auteur des articles « Paix » et « Population ».

Dumarsais (1676-1756). C'est à ce philosophe athée, responsable de la partie grammaticale du *Dictionnaire*, que l'on doit le célèbre article « Philosophe ».

D'Holbach (1723-1789). À sa collaboration de spécialiste de géologie et de métallurgie, d'Holbach ajoute des articles de politique et de religion.

Jaucourt (1704-1779). Doué d'une culture universelle et d'un dévouement indéfectible, Jaucourt décharge Diderot, dès le tome II de la rédaction dans toutes les matières des articles manquants : il rédige environ 17 000 articles sur les 60 660 que contient l'*Encyclopédie*.

Montesquieu (1689-1755). Il propose l'article « Goût », paru après sa mort.

Quesnay (1694-1774). Premier médecin du roi et théoricien des physiocrates, il écrit des articles consacrés à l'économie et à l'agriculture.

Rousseau (1712-1778). Il assume la partie musicale (avant de rompre avec les encyclopédistes à la parution de l'article « Genève »).

Saint-Lambert (1716-1803). Cet officier séduisant, poète et philosophe, se consacre à la partie militaire et donne des articles importants (Génie, Législation, Luxe).

Turgot (1727-1781). Il rédige des articles d'économie. Ministre en 1774, il entreprend de vastes réformes inspirées de ses idées et de celles des encyclopédistes.

Voltaire (1694-1778). Il fournit des articles sur l'histoire et la littérature et surtout défend l'*Encyclopédie* par solidarité philosophique à coup de pamphlets.

■ Citations ■

D'ALEMBERT

• *La critique de la société* :

« Si l'éducation de la jeunesse est négligée, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes, et au peu de considération que nous témoignons à ceux qui s'en chargent. » (*Encyclopédie*, article « Collège »)

« Ceux qui ont causé la misère du peuple croient s'acquitter en la plaignant. » (*Encyclopédie*, article « Fortune »)

BUFFON

• *L'évolution* :

« Tout change dans la nature, tout s'altère, tout périt. » (*Histoire naturelle*)

DIDEROT

• *Bonheur* :

« On a bien plus loué les hommes occupés à faire croire que nous étions heureux, que les hommes occupés à faire que nous les fussions vraiment. » (*Encyclopédie*, article « Encyclopédie »)

D'HOLBACH

• *L'anticléricalisme* :

« Toute religion est une absurdité. » (*Le Bon Sens*)

« Nous respecterons les prêtres quand ils deviendront citoyens. » (*Le Bon Sens*)

• *Le matérialisme* :

« L'homme est un être purement physique. » (*Système de la nature*, I, 12)

■ Éditions et Études ■

BUFFON : *De l'Homme*, par Michèle Duchet, Maspero, 1971.

Encyclopédie, choix de textes, par Alain Pons, 2 vol. Garnier-Flammarion, 1986.

D'HOLBACH : *Textes choisis*, par Paulette Charbonnel, Éditions Sociales, 1957.

Études

Jacques Roger : *Buffon*, Fayard, 1989.
Jacques Proust : *Diderot et l'Encyclopédie*, Colin, 1963.

Roland Desné : *Les Matérialistes français de 1750 à 1800*, Buchet-Chastel, 1965.

Michèle Duchet : *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières*, Flammarion, 1977.

Robert Darnton : *L'Aventure de l'Encyclopédie*, Perrin, 1982.

Édition et réédition, N.R.F., 1991.

Daniel Roche : *Les Républicains des Lettres*, Fayard, 1988.